

Madame Du Châtelet. La femme des Lumières



Une femme de science

Aucune femme n'aura pour veiller sur sa gloire, un admirateur aussi prestigieux que Voltaire. Il est vrai que c'est grâce à sa relation amoureuse avec le grand écrivain que Madame Du Châtelet est restée dans les esprits. Mais elle mérite bien plus qu'une place de simple maîtresse de grand homme. Animée par une exigence impérieuse de comprendre le monde et d'être utile à ses contemporains, elle fut une élève précoce, d'une intelligence vive, douée pour la philosophie comme pour les sciences. Elle travailla beaucoup et s'initia à l'univers scientifique en prenant des leçons avec les esprits les plus éclairés. Émilie lira tout ce qui compte d'important en physique et sera une grande adepte de Newton. Il est vrai qu'elle n'inventa pas de théorème et que son intention était de rendre accessible au plus grand nombre les travaux scientifiques qu'elle considérait comme majeurs. Elle participera aux grands débats en essayant de se placer au-dessus des querelles, même si les revirements philosophiques que connut sa pensée eurent parfois le don d'agacer Voltaire. Femme passionnée par l'amour, la vie et l'étude, mais longtemps décriée par ses contemporains, elle chercha dans tous ses ouvrages à incorporer les travaux de ses aînés afin d'aider un large public à saisir les subtilités et les difficultés des textes scientifiques. Une vraie femme témoin de son temps, active et curieuse, une vraie femme des Lumières, la seule peut-être qui incarne, en France, le cœur, l'œil et l'esprit de son siècle.

Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil, marquise Du Châtelet
École française du XVIII^e siècle,
Choisel, château de Breteuil
© Henri-François de Breteuil / cliché
Philippe Sébert

Jamais une femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : c'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais n'en parla pour se faire remarquer.

Voltaire, « Préface historique », in I. Newton, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, traduit du latin par feu la marquise Du Châtelet, Paris, 1759.

Gabrielle Émilie Le Tonnelier de Breteuil naît à Paris le 17 décembre 1706. Son père, Louis Nicolas, est « Introduceur des Ambassadeurs » à la cour de Louis XIV. Il choisit de lui donner la même éducation qu'à ses deux frères aînés et fait venir au domicile familial des précepteurs qui lui enseignent le latin, les mathématiques, les langues étrangères, le cheval, la gymnastique, le théâtre, la danse, le chant... À 12 ans, elle lit couramment l'allemand, l'anglais, le grec, le latin. Trois ans plus tard, Locke, Descartes et Leibniz n'ont plus de secrets pour elle. Comprendre l'univers et ses lois est un dessein qu'elle formalise très tôt. Si sa première passion est pour l'étude, son deuxième grand amour sera pour les vêtements, les diamants, les pompons, les chaussures, le maquillage, qu'elle acquit lors de sa première visite à la cour de Versailles en 1722. Son père, amoureux des belles lettres, organise dans son hôtel parisien un petit cercle littéraire. Elle y côtoie, notamment, Fontenelle qui lui donne des leçons scientifiques. Et Voltaire, bien avant qu'il ne devienne la grande passion de sa vie, en 1733.

Son mariage avec Florent Claude, marquis Du Châtelet, le 20 juin 1725, lui donne un rang élevé à la cour. Son mari est militaire. Ce mariage arrangé ne sera guère encombrant dans la vie d'Émilie. Elle aura trois enfants,

conservera une réelle amitié pour ce mari si différent d'elle et s'efforcera, tout au long de sa vie, de le ménager et de sauvegarder les apparences.

En 1732, alors que son époux part pour la guerre de la Succession de Pologne, elle décide de quitter Semur-en-Auxois et s'installe à Paris. Elle prend alors des leçons de mathématiques avec le grand savant, Moreau de Maupertuis. Séduite dès leur première rencontre, elle devient sa maîtresse. Mais il se lasse de cet amour trop envahissant et laisse à son ami Clairaut, newtonien comme lui, le soin de compléter son éducation. Alexis Claude Clairaut est un grand mathématicien et physicien connu dans toute l'Europe. En 1743, il publie la *Théorie de la figure de la Terre* où il traduit en langage mathématique les lois de la mécanique céleste que Newton exprime en langage géométrique. Bon vivant, aimant les femmes, il trouve en Madame Du Châtelet une élève brillante et une protectrice utile. Ils collaboreront jusqu'à la mort d'Émilie.

Madame Du Châtelet fréquente la cour par obligation. Elle ne tient pas de salon personnel et privilégie les tête-à-tête avec Clairaut ou Maupertuis. Elle se rend au café Gradot, célèbre café (situé quai des Écoles), interdit aux femmes. Émilie sera obligée de se déguiser en homme afin de participer aux conversations de ses amis.



Pierre Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759)
1741
BNF, Estampes et photographie, N3

Mathématicien, astronome et physicien, Maupertuis devient membre de l'Académie des sciences en 1723. Après un court séjour en Angleterre, il rédige, en 1732, *Sur les lois de l'attraction*, où il présente pour la première fois aux Français les thèses de Newton et démontre en quoi la gravitation universelle est un principe physique qui n'admet pas d'exception. Dans son autre texte, *Discours sur les différentes figures des astres*, il s'oppose à la méthode de Descartes qui repose sur des postulats métaphysiques. Seules l'induction et l'expérience fondent la nouvelle méthode analytique.

Afin de déterminer si la Terre est élargie à l'équateur ou aplatie aux pôles, l'Académie des sciences décide de mesurer un arc de méridien à l'équateur et au cercle polaire et de comparer les résultats.

Le 2 mai 1738, Maupertuis part en expédition en Laponie afin de démontrer aux cartésiens que la Terre est aplatie aux pôles. Clairaut est aussi présent. En 1741, il demande à Daullé de réaliser une gravure le représentant en costume de Lapon, la main posée sur le pôle. Un quatrain de Voltaire l'accompagne :

« Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Deviens un monument où sa gloire se fonde,
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclaircir. »



Madame Du Châtelet
BNF, Arsenal, fol-H. 5044 (1)

Le poète et la physicienne

De 1726 à 1729, Voltaire est en Angleterre ; il s'est montré impertinent avec le chevalier de Rohan et a dû s'exiler pour un temps. Lorsqu'il revient en France, il n'est plus le même, les idées nouvelles de Bacon, Newton et Locke l'ont profondément bouleversé. Il publie, en Angleterre, les *Lettres philosophiques* qui annoncent le triomphe du système newtonien sur la physique de Descartes. Ces vingt-cinq lettres sont un véritable reportage sur les institutions politiques et économiques, sur la vie intellectuelle et religieuse en Angleterre. C'est une condamnation implicite de la monarchie française, avec tous ses archaïsmes et interdits, ce que le parlement de Paris comprend sans peine. Le livre est condamné à être lacéré et brûlé. Ce qui n'empêche pas l'ouvrage de remporter un succès international. C'est pendant cette tourmente de 1733 qu'Émilie se rend chez la duchesse de Saint-Pierre, où elle rencontre Voltaire. Devenus inséparables, ils fréquentent l'Opéra,

les cabarets, les théâtres, et se présentent ensemble aux audiences royales à la cour, oubliant les règles de bienséance. Ils s'aiment tant que rien ne les arrête.

En 1735, Voltaire doit quitter Paris précipitamment, sous la pression policière, et Madame Du Châtelet lui propose un refuge dans le vieux château de Cirey, alors en Lorraine. Coupés de tout, ils y vivront pendant quatre ans, comme des « philosophes voluptueux », travaillant jour et nuit sur des problèmes physiques ou métaphysiques, allant de temps en temps se promener, à la chasse, recevant les châtelains des environs. Mais leurs meilleurs compagnons seront les compas et les livres. Et ils s'aimeront de tout l'amour possible, loin des salons et des mondanités, loin des regards jaloux et des médisances.



Francesco Algarotti
Il Newtonianismo per le dame, ovvero Dialoghi sopra la luce
BNF, Arsenal, 4-S-1095

Surnommé par Voltaire le « cygne de Padoue », ce scientifique italien est invité à Cirey en 1735 alors qu'il rédige son ouvrage *Le Newtonianisme pour les dames*. Il se sert des entretiens de son hôtesse avec Voltaire pour rendre accessible la théorie de la lumière et des couleurs. Une vulgarisation sous forme de conversation galante que la jeune femme trouve trop légère. Elle sera déçue que l'ouvrage ne lui soit pas dédié, même si son portrait apparaît avec Algarotti sur le frontispice.



Le château de Cirey
BNF, Estampes et Photographie, VA 52, folio, t. 1

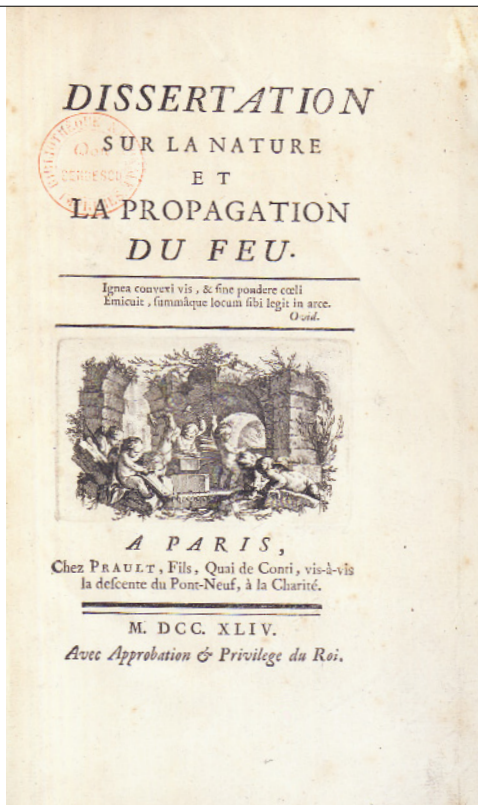
C'est à ses frais que Voltaire rénove le château, alors très délabré. Émilie est fière de ses bibliothèques et de son « assez beau cabinet de physique, des télescopes, des quarts de cercle, des montagnes de dessus lesquelles on jouit d'un vaste horizon », et s'entoure d'instruments de tout genre, mathématiques, physiques, chimiques, astronomiques, mécaniques... Après une journée de travail, le soir venu, lorsque les invités ont fini de dîner, proposition leur est faite de jouer une pièce de théâtre. Madame de Graffigny, qui se rend au château entre décembre 1738 et mars 1739, raconte dans ses lettres la frénésie théâtrale des habitants de Cirey. Les visites et les correspondances entretenues avec les savants contemporains (Samuel Kœnig, Christian von Wolf, Leonhard Euler, Charles Marie de La Condamine, le père François Jacquier) font de Cirey le centre du parti newtonien.

Vous me demandez si j'habite encore Cirey : en pouvez-vous douter ? Je l'aime plus que jamais. Je l'embellis tous les jours et je n'en veux sortir que pour aller dans le pays de la philosophie et de la raison.

Lettre de Madame Du Châtelet à Algarotti,
2 février 1738

Expériences scientifiques au château de Cirey

Le château de Cirey est aussi le lieu de véritables expérimentations. Lorsqu'en 1737, l'Académie des sciences lance un concours sur la nature du feu et sa propagation, Voltaire s'inscrit. Il reprend la théorie des quatre éléments d'Aristote. Comme le feu est une substance matérielle, il a du poids. Pour le démontrer, Voltaire se rend aux forges voisines de Cirey et réalise des expériences. Il fait peser des quantités de plus en plus importantes de fer en fusion. Mais lors d'une pesée, après refroidissement, il se rend compte que le poids est toujours le même. Lors d'une deuxième série d'expérimentations sur de la fonte en fusion, la conclusion surprenante est que la fonte refroidie est plus lourde que la fonte chaude. L'hypothèse de Voltaire pour résoudre ce problème est à la croisée des théories qui vont s'affronter jusqu'à la fin du siècle sur la nature du feu : celle du phlogistique, fluide imaginé pour expliquer la combustion, défendue par Stahl, et celle de l'oxygène, que Lavoisier établira trente-cinq ans plus tard. Émilie assiste à toutes les expériences et n'est pas convaincue par les conclusions de Voltaire.



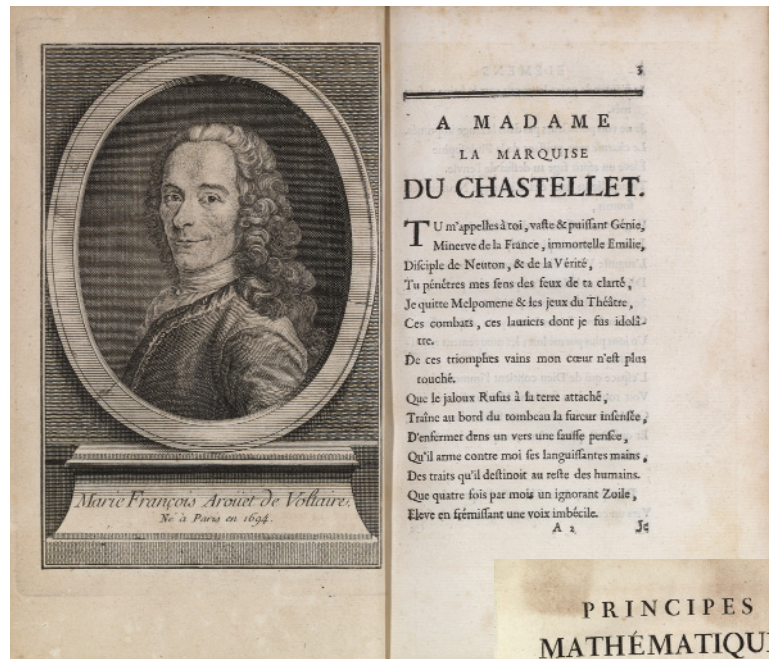
Madame Du Châtelet
Dissertation sur la nature et la propagation du feu
 1744
 BNF, Réserve des livres rares, Z Bengesco-853 (1)

Madame Du Châtelet concourt en cachette et rédige, la nuit, une dissertation de 139 pages qui tente de faire une synthèse de toutes les connaissances sur le sujet. Sans apporter de faits expérimentaux nouveaux, elle y fait preuve d'une vraie érudition. Ses idées sont parfois curieuses et elle a conscience de leur étrangeté (lettre à Maupertuis de décembre 1738). Le feu n'a pas de poids et a pour fonction d'assurer au monde sa légèreté et son mouvement. Comme l'affirme Robert Mauzi dans son introduction au *Discours sur le bonheur* de Mme Du Châtelet (1997), « le feu lui permet de "rêver" la vie des choses, et d'animer la matière, que la seule gravitation tendait à alourdir. Il est clair qu'il n'y a rien ici de "scientifique" et qu'Émilie ne fait que formuler en termes abstraits l'image du feu, symbole trop immédiat du mouvement et de la vie. [...] Après avoir ainsi fait du feu, selon une très vieille symbolique, *l'âme du monde*, l'imagination de Madame Du Châtelet semble refluer vers le rêve opposé : le rêve du repos et de la substance. Le feu sera logé à l'intérieur de chaque chose, il en deviendra le centre mystérieux et secret, puissance implicite et virtualité heureuse ». Le prix de l'Académie est décerné à Leonhard Euler. Mais les mémoires de Voltaire et de Madame Du Châtelet seront publiés. C'est la première fois que l'Académie des sciences publie le texte d'une femme, et ce privilège donne à la jeune femme une place inédite au sein de la communauté scientifique française.

Comprendre et expliquer Newton

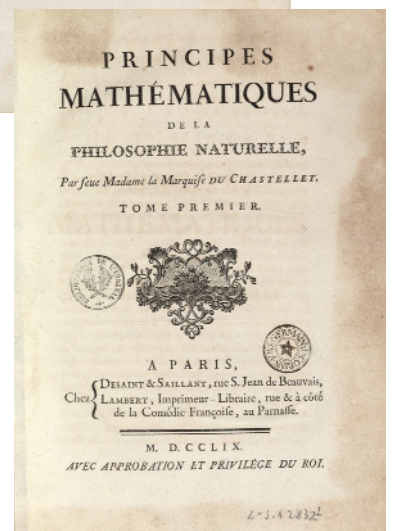
Voltaire met à profit son exil à Cirey pour reprendre l'étude de Newton. Son but est de mettre Newton à la portée de tous. Ce grand vulgarisateur, passeur de savoir, vrai militant de la nouvelle physique, doit cependant beaucoup à Émilie. Il lui rend hommage dans l'épître dédicatoire de l'édition de 1748. Émilie entreprend en 1745 la grande œuvre de sa vie : la traduction en français du texte latin des *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* de Newton. Son dessein est de faire reconnaître ses compétences de physicienne qui sont toujours sujettes à moquerie. Elle veut en même temps en finir avec la théorie des tourbillons de Descartes. Cinq années seront nécessaires. Le latin de Newton est difficile à traduire. Elle corrige sans arrêt ses textes, refait inlassablement des calculs. Son commentaire décrit le système planétaire tel qu'il est connu, définit les termes utilisés, propose des citations de Newton ou d'autres scientifiques. À ce commentaire succède une partie plus savante (*Solution analytique des principaux problèmes qui concernent le système du monde*), inspiré des travaux de Clairaut.

Examen est fait de la forme des orbites, des planètes, dans les différentes hypothèses de la pesanteur, de la lumière, de la figure de la Terre ; puis un résumé des travaux de Daniel Bernoulli sur les marées est exposé clairement. Elle fait preuve d'indépendance croissante par rapport au système newtonien, notamment dans son traitement de la précession des équinoxes. Elle ne veut pas se laisser prendre par la virtuosité arithmétique de Newton et dénonce ses excès. Elle fait des hypothèses que les travaux de Laplace confirmeront (comme l'inclinaison de la Terre qui présente une variation qui avait échappé à Newton). Clairaut supervise la traduction et les calculs. L'édition finale, qui sera publiée dix ans après sa mort (1759), comportera deux volumes in-4°. La traduction de Newton remplit un volume et demi. Le reste (100 pages environ) est une « exposition abrégée du système du monde et l'explication des principaux phénomènes astronomiques tirée des *Principes de Newton* ». Ce travail de traduction de Madame Du Châtelet reste aujourd'hui encore une référence.



Voltaire
Éléments de la philosophie de Newton, donnés par M. de Voltaire
 À Londres (Paris, Praults), 1738
 BNF, Arsenal, Rés8-s-6556

Le physicien anglais fait paraître ses *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* en 1687, mais c'est par l'œuvre de Voltaire que les Français prennent connaissance de la loi de l'attraction universelle. C'est lui qui propage l'anecdote de la pomme. Après la mort de la marquise, Voltaire se désintéressera de la physique, considérant peut-être que sa mission est terminée. Émilie traduit et commente l'œuvre de Newton. Il l'a expliquée au grand public. D'autres tâches l'attendent alors auprès du roi de Prusse, Frédéric II...



Isaac Newton
Principes mathématiques de la philosophie naturelle
 Par feu Madame la Marquise Du Châtelet
 Paris, Desaint et Saillant, 1759
 BNF, Arsenal, 4-S62831 (1-2)

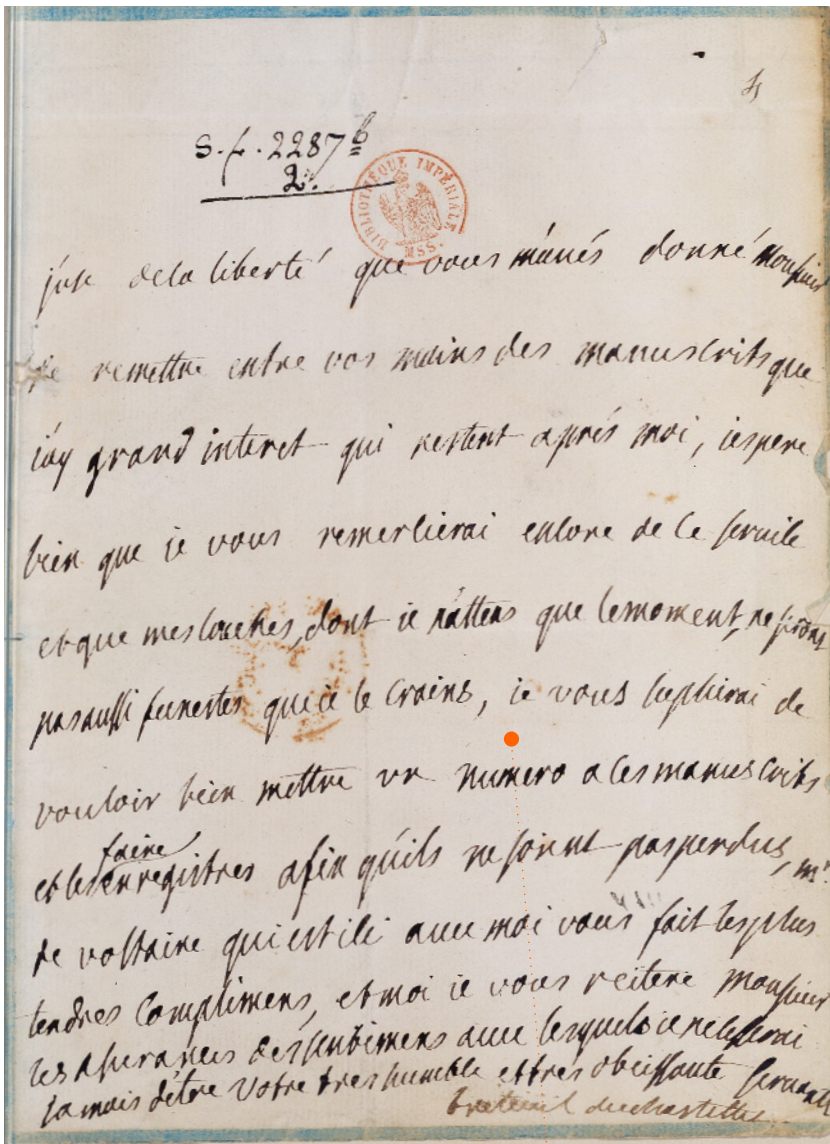
**Le destin singulier du manuscrit
des Principes mathématiques**

En septembre 1749, Émilie écrit à l'abbé Sallier, bibliothécaire du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque royale, afin de faire une demande d'enregistrement de son manuscrit. Elle vit une grossesse difficile (enceinte de Saint-Lambert) et souhaite que ses textes soient conservés avant même que la traduction et les commentaires des *Principes mathématiques* de Newton ne soient publiés. C'est une manière d'agir exceptionnelle et surprenante au XVIII^e siècle et plus encore pour une femme. Il est vrai qu'elle a le sentiment étrange qu'elle ne survivra pas à ses couches. La peur de n'être plus là pour contrôler le document imprimé est probablement à l'origine de cet acte. Elle désire également pérenniser son œuvre et passer ainsi à la postérité.

L'abbé Sallier a dû être surpris de la demande de Madame Du Châtelet. Le Département des manuscrits manifestait plus d'intérêt pour les richesses des siècles passés que pour les manuscrits scientifiques modernes. Mais l'importance de ce travail, des commentaires et hypothèses suscita probablement beaucoup de curiosité chez l'illustre bibliothécaire. Madame Du Châtelet décède le 10 septembre 1749, des suites de son accouchement. Les manuscrits déposés à la Bibliothèque prouvent qu'elle est bien l'auteur de ce travail dont on aurait pu attribuer la paternité à Alexis Clairaut. Voltaire fut très affecté par la mort de sa « divine Émilie ». Il écrira une lettre à Frédéric II, roi de Prusse, le 15 octobre 1749 : « J'ai perdu un ami de vingt-cinq années, un grand homme qui n'avait le défaut que d'être femme, et que tout Paris regrette et honore. »



Jean-François de Saint-Lambert
Portrait anonyme
Nancy, Musée lorrain
© Musée Lorrain, Nancy / cliché Gilbert Mangin



Principes mathématiques de la philosophie naturelle par M. Newton, traduit en français avec un commentaire sur les propositions qui ont rapport au système du monde par Madame Du Châtelet
Manuscrit autographe
BNF, Manuscrits, Fr 12267, f. 4.

Je vous supplierai de vouloir bien mettre un numéro à ces manuscrits et les faire enregistrer afin qu'ils ne soient pas perdus.

1744 est une année trouble dans la vie d'Émilie. Une crise grave secoue le couple car Voltaire la trompe avec Mlle Gaussin, puis avec Mme Denis. Amoureuse à la fois passionnée et protectrice de Voltaire, elle convertira progressivement ses sentiments en une pure amitié. Cet équilibre, cette sagesse intérieure vont lui permettre d'écrire, de faire le point, à un moment décisif de l'histoire de sa vie. Elle ne veut plus retenir Voltaire, lorsque ce dernier se montre pressé d'aller rejoindre le roi de Prusse. Le 13 janvier 1748, le couple fait un séjour à la cour du roi Stanislas, à Lunéville. C'est là qu'elle va rencontrer Saint-Lambert (un poète médiocre, vaniteux et froid) et vivre la dernière grande passion de sa vie. Les deux passions de Madame Du Châtelet auront été bien différentes. En dépit des reproches, des querelles, des troubles conjugaux, l'amour d'Émilie pour Voltaire était profond, passionné, fondé sur le partage des savoirs. Pendant quinze ans, ils ne se sont guère quittés. Lorsque vient l'heure de Saint-Lambert, elle perd toute lucidité, toute autonomie. Son amour la dévore. Madame Du Châtelet a donc connu successivement la plénitude du bonheur et les ravages de la passion. Son ouvrage, *Discours sur le bonheur*, est à la charnière de ces deux expériences. Il n'est pas destiné à la publication mais est écrit comme une synthèse. L'étude est mise en avant comme une des ressources intarissables face aux malheurs de l'existence, et comme un moyen de parvenir à la gloire. Ce texte très personnel et intime s'inscrit néanmoins dans une tradition épicurienne du « vivre selon ses plaisirs », chère au siècle du libertinage. Le but est d'acquiescer une paix intérieure, et un contentement de soi, aisance et repos bien mérités, même si les passions sont exaltées. Car Mme Du Châtelet est une femme passionnée. Elle ne peut renier sa nature.

À l'âge de 30 ans, la marquise commence à être lasse des plaisirs sans lendemain. Elle se plonge alors dans le travail et la lecture. Son *Essai sur l'optique* restera inachevé.

À la différence de Voltaire qui est un simple amateur éclairé, la marquise devient très vite capable de formuler des opinions personnelles. Elle le démontrera en rédigeant seule plusieurs textes de première importance.

1740 : les *Institutions physiques*

Après son succès à l'Académie des sciences sur la nature du feu et sa propagation, elle décide de rédiger un traité de physique pour son fils, Louis Marie Florent.

L'avant-propos du livre est une vraie confession :

« Vous êtes, mon cher fils, dans cet âge heureux où l'esprit commence à penser, et dans lequel le cœur n'a pas encore des passions assez vives pour le troubler. C'est peut-être le seul temps de votre vie que vous pourriez donner à l'étude de la nature ; bientôt les passions et les plaisirs de votre âge emporteront tous vos moments et lorsque cette fougue de la jeunesse sera passée, et que vous aurez payé à l'ivresse du monde le tribut de votre âge et de votre état, l'ambition s'emparera de votre âme ; et quand même dans cet âge avancé et qui souvent n'en est pas plus mûr, vous voudriez vous appliquer à l'étude des véritables sciences, votre esprit n'ayant plus alors cette flexibilité qui est le partage des beaux ans, il vous faudrait acheter par une étude pénible ce que vous pouvez apprendre aujourd'hui avec une extrême facilité. »

Voltaire affirme que c'est le mathématicien allemand, Samuel Koenig, qui va aider et initier la marquise à la physique de Leibniz. C'est exact, en partie, mais il semble certain aujourd'hui qu'elle va par elle-même explorer la notion des forces vives, sans l'aide de quiconque. Preuve

est faite de son indépendance d'esprit et de sa liberté de recherche...

Elle pense pouvoir écrire une synthèse entre les systèmes de Descartes, Leibniz et Newton en se plaçant au-dessus des querelles.

À ses yeux, Descartes a eu le mérite d'avoir remis la science au premier plan des savoirs et sa méthode est révolutionnaire.

Newton, quant à lui, démontre « à l'aide de la plus sublime géométrie » que la pesanteur est la cause de tout. Quant au texte de Leibniz, la *Théodicée*, elle y trouve une réponse à son interrogation : comment concilier la liberté de Dieu et le caractère nécessaire des lois de la nature ? Tout l'univers proviendrait de l'agrégat des monades, Dieu, notre âme, celle des animaux et les particules de matière inerte.

Petit revirement de pensée chez la marquise puisqu'en 1739, Leibniz n'avait qu'un mérite : celui d'avoir découvert les forces vives, c'est-à-dire d'avoir « deviné un des secrets du Créateur » (lettre à Maupertuis de février 1738). Sur tout le reste, elle pense qu'il s'est trompé.

Or, elle présente les *Institutions physiques* comme une « petite esquisse » de la métaphysique de Leibniz et de son disciple Wolf. « J'ai voulu donner une idée de la métaphysique de Leibniz, que j'avoue être la seule qui m'ait satisfaite, quoiqu'il me reste encore bien des doutes » (lettre à Maupertuis du 29 septembre 1738).

Lorsque les *Institutions physiques* sont publiées, Koenig, avec lequel elle s'est brouillée, fait courir le bruit que ce travail est le sien. Cette calomnie ravit les ennemis de Madame Du Châtelet. Mais Maupertuis et Clairaut prennent sa défense. L'ouvrage déplaît à la très cartésienne Académie des sciences, et à Voltaire, qui n'aime pas Leibniz.

Le *Journal des savants* lui consacre deux articles élogieux. Mais son œuvre est polémique. Elle remet en cause la théorie des forces du secrétaire de l'Académie des sciences, Dortous de Mairan.

1741 : *Réponse de Mme *** à la lettre de M. de Mairan sur la question des forces vives*

La querelle entre Dortous de Mairan et Madame Du Châtelet oppose pour la première fois dans l'histoire des sciences un homme et une femme. Le chapitre XXI des *Institutions physiques* est l'objet de la polémique. En effet, Émilie y critique la *Dissertation sur l'estimation et la mesure des forces motrices des corps* du grand secrétaire. Elle soutient que, dans la détermination de la force d'un corps, le calcul correct est celui de Bernoulli et de Leibniz. La force du corps correspond au produit de sa masse par le carré de sa vitesse (mv^2).

Mairan ne fait pas preuve d'originalité et expose le principe communément admis par un grand nombre de scientifiques selon lequel la force du corps correspond au simple produit de la masse par la vitesse (mv). Et c'est à Émilie que l'avenir donnera raison. Dans la version italienne, le mémoire de Mairan a été inséré pour faire comprendre aux lecteurs le sens de cette querelle.

Exposition

Du 07 mars 2006 au 3 juin 2006
Bibliothèque nationale de France
Site Richelieu – Galerie Mazarine
58, rue de Richelieu, 75002 Paris

Commissaire : Danielle Muzerelle, conservateur en chef à la Bibliothèque de l'Arsenal
Conseiller scientifique : Élisabeth Badinter
Coordination : Pierrette Turlais ; Maud Calmé
Scénographie : Alain Batifoulier

Du mardi au samedi de 10h à 19h
Dimanche de 12h à 19h
Fermeture lundi et jours fériés
Entrée : 5 €, tarif réduit : 3,5 €

Publication

Catalogue de l'exposition : *Madame Du Châtelet. La Femme des Lumières*
Sous la direction d'Élisabeth Badinter et Danielle Muzerelle
Avant-propos d'Élisabeth Badinter
Éditions de la BNF, 2006
Prix : 29 €

Activités pédagogiques

(hors vacances scolaires)
Visites guidées : mardi et jeudi à 10h et 11h30
46 € par classe
Réservation obligatoire au 01 53 79 49 49
Renseignements au 01 53 79 41 00

Fiche pédagogique

Réalisation : Caroline Doridot, sous la direction d'Anne Zali
Conception graphique : Ursula Held
Impression : Imprimerie de la Centrale, Lens
Suivi éditorial : Anne Cauquetoux
Remerciements à Danièle Thibault, Danièle Muzerelle, Marine Cotte, Sylvie Soullignac, Nathalie Bréaud.

Sauf mentions contraires, les documents présentés dans cette fiche proviennent des collections de la BNF et ont été photographiés par le service de la reproduction.

Disponible à l'espace pédagogique ou sur demande au 01 53 79 41 00

© Bibliothèque nationale de France, 2006



Laura Bassi
BNF, Estampes, N2 Veratti

En France comme en Angleterre, les grandes institutions scientifiques sont interdites aux femmes. L'Italie fait exception. Madame Du Châtelet fut élue et inscrite sur le registre des membres de l'Académie de la ville de Bologne, le 1^{er} avril 1746. Très fière de cette reconnaissance, elle a le sentiment d'être l'égale de Laura Bassi et Maria Gaetana Agnesi, deux femmes de science, qu'elle admire beaucoup.